

IL AVAIT TOUJOURS SEMBLÉ à Antoine avoir l'âge des chiens. Quand il avait sept ans, il se sentait usé comme un homme de quarante-neuf ans ; à onze, il avait les désillusions d'un vieillard de soixante-dix-sept ans. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans, espérant une vie un peu douce, Antoine prit la résolution de couvrir son cerveau du suaire de la stupidité. Il n'avait que trop souvent constaté que l'intelligence est le mot qui désigne des sottises bien construites et joliment prononcées, qu'elle est si dévoyée que l'on a souvent plus avantage à être bête qu'intellectuel assermenté. L'intelligence rend malheureux, solitaire, pauvre, quand

le déguisement de l'intelligence offre une immortalité de papier journal et l'admiration de ceux qui croient en ce qu'ils lisent.

La bouilloire commença à émettre un sifflement souffreteux. Antoine versa l'eau frémissante dans une tasse bleue décorée d'une lune entourée de deux roses rouges. Les feuilles de thé s'ouvrirent en tourbillonnant, diffusant leur couleur et leur parfum, tandis que la vapeur s'envolait et se mêlait au corps de l'air. Antoine s'assit à son bureau face à l'unique fenêtre de son studio en désordre.

Il avait passé la nuit à écrire. Dans un grand cahier d'écolier, après bien des tâtonnements, après des pages de brouillon, il avait enfin réussi à donner une forme à son manifeste. Avant cela, pendant des semaines il s'était exténué à trouver une échappatoire, à imaginer des faux-fuyants probants. Mais il avait fini par admettre l'effroyable vérité : c'est son propre esprit qui était la cause de son malheur. Cette nuit de juillet, Antoine avait donc noté les arguments qui devaient expliquer son renoncement à la pensée. Le cahier resterait comme le témoignage de

son projet, au cas où il ne sortirait pas indemne de cette expérience périlleuse. Mais sans doute était-ce là avant tout le moyen de se convaincre lui-même de la validité de sa démarche, car ces pages de justifications avaient l'apparat d'une démonstration rationnelle.

Un rouge-gorge tapota sur la vitre avec son bec. Antoine leva les yeux de son cahier, et, comme pour répondre, tapota dessus avec son stylo. Il but une gorgée de thé, s'étira sur sa chaise et, passant une main dans ses cheveux un peu gras, songea qu'il faudrait qu'il vole du shampoing au Champion du coin. Antoine ne se sentait pas l'âme d'un voleur, il n'avait pas assez de légèreté pour ça, aussi il prélevait seulement ce dont il avait besoin : une noisette de shampoing pressée discrètement dans une petite boîte à bonbons. Il procédait de la même manière pour le dentifrice, le savon, la mousse à raser, les grains de raisin, les cerises ; prélevant sa dîme, il picorait ainsi quotidiennement dans les grands magasins et les supermarchés. De même, n'ayant pas assez d'argent pour acheter

tous les livres qu'il désirait, et ayant observé l'acuité des vigiles et la sensibilité des portiques de sécurité de la F.N.A.C., il volait les livres page par page et les reconstituait ensuite à l'abri dans son appartement, comme un éditeur clandestin. Chaque page étant gagnée par un délit, elle acquérait une bien plus grande valeur symbolique que si elle avait été collée et perdue parmi ses sœurs ; détachée d'un livre, dérobée, puis patiemment reliée, elle devenait sacrée. La bibliothèque d'Antoine comptait ainsi une vingtaine de livres reconstitués dans sa précieuse édition particulière.

Alors que le jour venait de se lever, épuisé par sa nuit blanche, il s'appêtait à donner une conclusion à sa proclamation. Après un instant d'hésitation le bout du stylo entre les dents, il commença à écrire, la tête penchée près du cahier, la langue passant sur le bord de ses lèvres :

« Il n'y a rien qui m'énerve plus que ces histoires où le héros, à la fin, retrouvera sa situation de départ en ayant gagné quelque chose. Il aura pris des risques, vécu des

aventures, mais, au final, retombera sur ses pattes. Je ne veux pas participer à ce mensonge : faire semblant de ne pas déjà connaître la conclusion de tout ça. Je sais très bien que ce voyage dans la stupidité va se transformer en un hymne à l'intelligence. Ce sera ma petite *Odyssée* personnelle, après bien des épreuves et des aventures dangereuses, je finirai par rejoindre Ithaque. Je sens déjà cette odeur d'ouzo et de feuilles de vigne farcies. Ce serait hypocrite de ne pas le dire, de ne pas dire que, dès le début de l'histoire, on sait que le héros va s'en tirer, qu'il va même se sortir grandi de tant d'épreuves. Un dénouement artificiellement construit pour paraître naturel proclamera une leçon du genre : "C'est bien de penser, mais il faut profiter de la vie." Quoi que nous disions, quoi que nous fassions, il y a toujours une morale qui broute dans le pré de notre personnalité.

« Nous sommes le mercredi 19 juillet, le soleil se décide enfin à quitter sa retraite. J'aimerais pouvoir dire, à la conclusion de cette aventure, comme le personnage de Joker dans *Full Metal Jacket* : "Je suis dans

un monde de merde, mais je suis vivant et je n'ai pas peur." »

Antoine reposa son stylo et referma le cahier. Il but une gorgée de thé ; mais le liquide avait refroidi. Il s'étira et fit chauffer de l'eau sur le petit réchaud à gaz de camping posé à même le plancher. Le rouge-gorge tapa avec son bec sur le carreau. Antoine ouvrit la fenêtre et déposa une poignée de graines de tournesol sur le rebord.